

Alain Bellaïche-Zacharie, *Don et retrait dans la pensée de Kierkegaard, Melancholia*, Paris, L'Harmattan, 2002, 384 p.

Dominic Desroches

Volume 15, numéro 1, automne 2004

En quête du sujet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801281ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801281ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desroches, D. (2004). Compte rendu de [Alain Bellaïche-Zacharie, *Don et retrait dans la pensée de Kierkegaard, Melancholia*, Paris, L'Harmattan, 2002, 384 p.] *Horizons philosophiques*, 15(1), 120–121. <https://doi.org/10.7202/801281ar>

Alain Bellaïche-Zacharie, *Don et retrait dans la pensée de Kierkegaard, Melancholia*, Paris, L'Harmattan, 2002, 384 p.

L'ouvrage dont il sera ici question surprendra le lecteur kierkegaardien de plusieurs manières différentes. D'abord, aussi étonnant que cela puisse paraître, le travail que nous offre ici Alain Bellaïche-Zacharie fait passer son auteur tantôt pour un adepte de la déconstruction, tantôt pour un auteur religieux et tantôt pour un essayiste. Si l'auteur interprète l'énorme corpus kierkegaardien sans se soucier de la genèse des œuvres, sans s'attacher à la langue de Kierkegaard, aussi persiste-t-il à travailler seul, plus souvent qu'autrement dans les papiers, comme si les notes personnelles de Søren pouvaient à elles seules dévoiler l'essentiel du message philosophique de son auteur. On notera qu'il ne distingue pas les textes pseudonymes des textes signés et propose une interprétation si personnelle que nous sommes parfois obligés de nous demander si l'œuvre de Kierkegaard reste le sujet de sa recherche. Car interpréter sans se référer aux études, sans définir les concepts, sans jamais se demander si le lecteur est présent, cela peut poser certains problèmes herméneutiques insolubles. Mais qui est Alain Bellaïche-Zacharie? Si nous prenons un instant pour le présenter, peut-être comprendrons-nous un peu mieux les qualités de son travail.

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Alain Bellaïche-Zacharie, qui livre ici, sauf erreur, ses tout premiers travaux sur Kierkegaard, est à la fois docteur en philosophie et docteur des Hautes Études Commerciales. La formation de l'auteur est variée, c'est peut-être ce qui l'autorise à travailler si librement dans l'œuvre de SK. Or, dans le présent livre, il choisit d'étudier des thèmes décisifs pour Kierkegaard. Car en plaçant sa lecture sous le signe du don et du retrait, il se trouve au cœur de la pensée kierkegaardienne. Mais justement, que propose-t-il de nouveau? Comment aborde-t-il précisément la pensée de Kierkegaard?

Il faut d'abord considérer le don et le retrait comme «distance». Kierkegaard mènerait une double quête : non seulement se chercherait-il lui-même en éprouvant la distance (comme l'a souligné D. Brezis, qui n'est pas cité ici), mais il aiderait les autres à chercher la vérité en tenant compte de la distance à parcourir pour y arriver (7). L'intéressant en fait, c'est le constat que Kierkegaard est bien à distance de lui-même, à «double distance». Voilà ce qui explique pourquoi l'écrivain est réduit au statut de «tiers» par rapport à son œuvre, comme il l'explique d'ailleurs lui-même dans le *Point de vue explicatif* (1848) et *Sur mon œuvre d'écrivain* (1851).

Dans la première partie intitulée «L'expérience de la distance d'après les papiers», l'auteur nous invite à reconnaître dans les figures de Socrate et du Christ des paradigmes de distance (19-40). Ici, le concept de distance n'est malheureusement pas défini, bien qu'il le soit chez Kierkegaard (*OC IX 143 [SV, VI 166]*). Nous avons montré ailleurs (*Expressions éthiques de l'intériorité*, Harmattan, Paris, 2004) que la distance est déterminée chez Kierkegaard, car, comprise comme «distance-teori», elle sert à montrer comment l'éthique peut être falsifiée si l'on ne tient pas compte de l'intériorité, tandis que comprise comme parole et don, elle permet au contraire de réhabiliter l'éthique dans un horizon religieux. Mais ces précisions ne doivent toutefois pas porter ombrage au travail original de *Don et retrait*.

Or l'auteur pressent que la distance constitue l'une des notions décisives de la pseudonymie kierkegaardienne, c'est pourquoi il se propose de développer ce type de distance dans le chapitre 2. Pour l'auteur, la distance dans les textes pseudonymes s'avère religieuse. En étudiant la Parole, par exemple, nous pouvons établir une «rhétorique de la distance» (52) qui nous conduira au christianisme, et à partir duquel l'auteur réinterprétera

l'épisode de l'«écharde dans la chair». Dans cette même section, on s'attachera aussi à étudier avec minutie le travail de l'équivocité et de l'hétérogénéité (chap. 3). Cette étude ne pourra faire l'économie de la différence qualitative et aboutira au problème de la Grâce (chap. 4). Mais le meilleur reste à venir puisque Bellaïche-Zacharie réserve à son lecteur, mais sans que celui-ci puisse le deviner, deux très belles surprises, à savoir les analyses des catégories du sublime (chap. 5) et du scrupule (chap. 6), catégories précieuses (peu étudiées par les commentateurs) qui sont démystifiées pour notre plus grand bonheur.

Après ce travail mené avec intuition dans les papiers, l'auteur ne choisit pas, curieusement, d'approfondir la distance en prenant appui sur le langage. Non. Il préfère plutôt proposer une «histoire» de la distance à l'intérieur de laquelle celle-ci est envisagée de trois manières différentes, soit dogmatiquement, ontologiquement et psychologiquement (Sec. 2, chap. 1). Le péché originel pose bien sûr la distance «originelle», l'innocence et la culpabilité posent la distance «essentielle», alors que le fameux saut pose la distance «facticielle» (151-180). Mais ici, malheureusement, l'exégèse emprunte autant — de manière désordonnée — au journal, aux textes signés qu'aux textes pseudonymes, un peu comme si tout était dans tout, ce qui nous empêche de dire si le résultat est crédible scientifique. Cependant, si le travail n'est pas adéquat en méthodologie kierkegaardienne, il débouche sur une lecture fort intéressante du problème de la temporalité chez Kierkegaard.

En effet, l'exposition de l'«histoire de la distance» nous conduit dans une étude rigoureuse de la temporalité, ce qui est cohérent avec le dessein de l'auteur, pour lequel le temps permet de revoir les thèmes du don et du retrait, de les développer et de les mener vers leur accomplissement. Précisément, dans le chapitre 3, le thème de la Grâce trouve son plein potentiel, car il sert à construire une dialectique (321) et une architectonique du don (328). Pour illustrer sa dialectique, l'auteur propose l'image de midi et de minuit et montre que tout don relève de la répétition.

Après ce bref survol du livre de Bellaïche-Zacharie, il faut le féliciter d'avoir osé sortir des sentiers balisés. L'étude de la temporalité, par exemple, nous a appris beaucoup, notamment sur le rôle du retard et de l'attente pour Kierkegaard (210-220). Mais plusieurs questions persistent encore. En effet, comment traiter de la distance sans jouer à fond le jeu des pseudonymes? Dans un autre ordre d'idées, nous nous demanderons si les nombreux tableaux ou schémas (78, 97, 106, 179, 193, etc.), plutôt que d'éclairer les distinctions, ne les obscurcissent pas davantage. Cette remarque peut aussi valoir pour l'exégèse elle-même dans le sens où l'on ne discute que rarement les textes pour eux-mêmes et l'on n'utilise qu'accidentellement les commentateurs. Comme l'auteur éprouve des difficultés à définir les concepts, on voit mal comment tirer le maximum de ses analyses exigeantes. Comment enfin expliquer que les 150 premières pages fassent abstraction de la topologie existentielle? Voilà pourquoi nous dirons que ce livre est capable du meilleur comme du pire. S'il nous propose de nombreuses intuitions, il n'accompagne pas ces intuitions de catégories pouvant les rendre fécondes. Kant serait déçu. Mais laissons Kant de côté, bien que Kierkegaard l'ait lu et commenté, car il n'interviendra pas dans le livre au sous-titre nébuleux. En effet, on constate avec tristesse qu'on n'y dit jamais un seul mot de la mélancolie kierkegaardienne, la *Melancholia*, qui est pourtant le sous-titre du livre. Enfin, parce que le long ouvrage ne comporte pas de méthodologie ni de conclusion, ce qui ne l'empêche pas de nous donner beaucoup à penser, nous sommes en droit de nous demander s'il était terminé au moment de sa publication. Lecteurs impatientes et peu courageux s'abstenir.

Dominic Desroches
Philosophie, cégep du Vieux-Montréal